

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 1 (1898)

Heft: 12

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Le secret du blessé : récit militaire

Autor: Sales, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-247889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la décoration de la chapelle souterraine et à la restauration de l'église supérieure. Neuf ans plus tard, la tour imposante du clocher envoyait dans les airs les accords joyeux d'une belle et harmonieuse sonnerie.

Mariastein avait donc heureusement échappé au naufrage. Mais, alors que son action bienfaisante recommençait à se faire sentir au loin, un nouveau point noir ne tarda pas à apparaître à l'horizon. Cette fois le danger venait du côté du gouvernement de Soleure, qui avait subi l'influence du mouvement et des idées de 1830. Se faire les tuteurs intéressés du couvent, pratiquer dans sa caisse d'intelligentes saignées, fermer prudemment la porte aux novices, c'était le moyen le plus simple d'empêcher l'arbre de rellévir, c'était le condamner à mourir de sa belle mort. La mort n'arrivant pas assez vite au gré de ces étranges patrons, ils n'eurent pas honte de recourir au mouvement tournant d'une prétendue réorganisation et, en se donnant hypocritement pour des hommes de progrès, soucieux des intérêts du peuple et respectueux des lois et de la justice, de faire disparaître un foyer de lumière, de détourner de leur destination des biens consacrés à Dieu et à l'Eglise et de fouler aux pieds la liberté dans le double domaine civil et religieux.

Le 17 mars 1875, les gardiens du sanctuaire, à l'exception de quelques-uns, auxquels on permit de rester pour le service, obligé du pèlerinage, furent contraints de dire adieu à la chapelle miraculeuse et à leur cher couvent de Mariastein. Mais l'injustice des hommes n'engage pas Dieu.

Sur le sol français, à quelques pas de la frontière suisse, les Bénédictins exilés surent se créer un nouvel exil.

Si grandes que fussent les difficultés, Delle vit bientôt, avec un joyeux étonnement, surgir à l'une de ses extrémités un couvent et un collège, devenus depuis lors très florissants. La protection de Dieu sur la communauté prosaïque était visible. L'Etat de Soleure avait profité de la crise néfaste du *Kulturkampf* pour faire main basse sur les propriétés du couvent de Mariastein et pour en chasser les légitimes usufructiers. Mais le but principal, qu'on se gardait bien de faire connaître au peuple, c'était d'anéantir le pèlerinage en même temps que le couvent. La première partie du programme des persécuteurs avait réussi, il s'agissait d'arriver à la réalisation de la seconde. Or, à l'heure qu'il est, pèlerinage et couvent, quoique séparés, existent encore et ne disparaîtront pas de sitôt, s'il plaît à Dieu; qu'en pensez-vous, pieux pèlerins, qui allez chaque année visiter au moins une fois

la Vierge miraculeuse au fond de sa grotte béni, bons catholiques, qui aimez la justice autant que vous avez en horreur l'iniquité? Faut-il désespérer parce que l'heure des ténèbres est venue momentanément assombrir l'horizon? La même Providence qui pendant huit siècles a veillé d'une manière si admirable sur les couvents de Beinwil et de Mariastein ne peut-elle pas, quand elle le jugera à propos, relever ce que la main des hommes a jeté à terre, ramener les beaux jours disparus que tant d'âmes ferventes et tant d'amis fidèles redemandent? L'avenir l'apprendra, à nous peut-être qui avons assisté à la consommation de l'injustice, assurément à ceux qui viendront après nous et qui, d'une façon ou d'une autre, auront l'occasion de s'écrier après le généreux martyr de la république équatorienne: *Dieu ne meurt pas!* Quant à l'auteur de ces lignes, il conserve au fond de son cœur l'impérissable espérance que l'heure sonnera où les Bénédictins exilés retrouveront leur place auprès de la chère et tant regrettée Madone dont ils avaient été constitués les gardiens et, en reprenant le cours un instant interrompu de leurs prières et de leurs bonnes œuvres, pour l'honneur de Dieu et l'avantage du peuple chrétien, montrer une fois de plus la vérité de cette parole:

*L'homme propose et Dieu dispose,
Toujours, par tout, en toute chose.*

A. S.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et leurs fruits

(Suite)

De ce que nous avons dit, il résulte qu'il ne suffit pas de planter des arbres; il faut encore et surtout planter de bons arbres.

Mais pour planter de bons arbres, il faut les connaître.

Comment les connaître?

Il y a longtemps qu'on l'a dit, et c'est même dans l'Evangile: « On connaît l'arbre à ses fruits. »

Un mauvais arbre n'a jamais produit de bons fruits et réciproquement.

Cela ne suffit pas, néanmoins, et j'ajouterais qu'il faut connaître les arbres *par leur nom*, car rien ne sert de les connaître, si nous ne pouvons les reconnaître.

J'ai mangé une excellente poire chez M. X...

— C'est très bien, mais quelle poire était-ce?

— Oh! très belle, jaune, rouge du côté du soleil, juteuse, fondante, etc...

rude et bon, garni d'une barbe touffue, les yeux perçants, le Dr Derbois était un des plus audacieux chirurgiens de la nouvelle école. Il opérait en riant, en blaguant ses malades, en les bousculant même, mais sans que jamais une goutte de sang allât plus loin que son tablier. Il a été récemment nommé professeur au Val de Grâce.

— Drôle de coup! fit-il, lorsque les infirmiers eurent couché Firmin devant lui.

Et, après avoir examiné sommairement la fracture du crâne qui était à gauche, sur la bosse pariétale:

— Rassez-moi les cheveux à l'entour, ordonna-t-il à son aide-major, et lavez. Je le reverrai après ma visite.

Sa visite terminée, il se lava minutieusement les mains; et, comme sa vieille amie et collaboratrice, sœur Olympe, lui tendait respectueusement la serviette, il dit:

— Ma sœur, je crois que nous avons un blessé pour vous.

C'est-à-dire un être qui allait être spécialement confié à cette créature dont le dévouement n'avait pas de limites.

— Allons! fit-elle presque joyeuse.

Et elle suivit le Dr Derbois près du lit de Firmin. Le médecin demeura longtemps penché au-dessus de ce pauvre crâne, sur lequel on distinguait une éraflure plutôt qu'un trou; mais il

Si vous voulez retrouver ce fruit avec de parfaites indications, vous avez bien à faire; autant vaudrait la réponse d'une brave femme à qui je demandais un jour le nom d'une superbe poire qu'elle portait dans son panier au marché voisin: « Oh! s'écriait-elle, d'un air triomphant, c'est une poire de monsieur, ce n'est pas une poire de paysan. Il n'y a que cet arbre au village de X...: la greffe vient de Monsieur le curé; elle a plus de 40 ans et quand elle sera morte, on ne trouvera plus de poires comme cela. »

Il est donc très important de connaître les fruits par leur nom.

Pour cela, j'engagerais tous mes lecteurs à se procurer un bon catalogue.

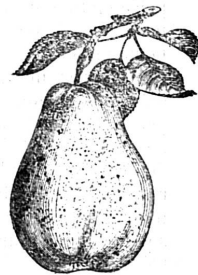
Oh! n'ayez crainte, cela ne coûte qu'un port de lettre!

Ecrivez à MM. Baltet à Troyes (Aube) à MM. Croux à la vallée d'Aulnay, près Sceaux (Seine), à M. Jamin à Bourg la Reine, près Paris, et ils vous enverront, par retour du courrier, un superbe catalogue, vrai dictionnaire, que vous feuillerez le soir, à la veillée et dans vos moments de loisir.

Ouvrons donc un de ces catalogues et étudions-le en détail.

Nous commencerons, si vous le voulez bien, par quelques bonnes poires; ce sont certainement les reines des fruits de nos pays, et on en jouit si longtemps: du mois d'août au mois de mai!

Et d'abord, au mois d'août, nous trouvons par ordre de mérite:



La Williams

ou

Bon Chrétien Williams

Qui de nous n'a mangé cette bonne grosse poire, jaune, fondante, musquée, et combien cependant ont pu mettre sur elle son nom de baptême?

Cet excellent fruit, de grosseur moyenne, parfois volumineux, à peau fine, jaune paille, semée de points grisâtres, à chair blanche, juteuse, très fine et très fondante, est originaire d'Angleterre. Sa première fructification date du commencement du siècle. Au mois d'août 1816

suffisait de presser un peu sur cette éraflure pour que de la pulpe cérébrale s'en échappât.

— Ham! prononça le docteur, on t'a joliment arrangé, mon pauvre garçon!

On vint l'aviser, en ce moment, que le capitaine Chenu demandait à voir le blessé. Il grogna bien dans sa barbe, mais donna tout de même l'ordre d'introduire l'officier et lui dit:

— Si c'est pour l'interroger, vous pouvez voir qu'il est incapable de répondre...

— Il reviendra bien à lui, tout à l'heure?

Mais je lui défendrai de dire un mot.

Pourvu que j'entende les premières paroles qui lui échapperont!

Le médecin, de nouveau penché sur le blessé, introduisit une pince minuscule dans la blessure. Avec des précautions infinies, il retira une esquille, puis une seconde, puis un débris de fer qu'il tendit instinctivement au capitaine Chenu.

— Tenez! voilà qui vous sera plus utile que tous les interrogatoires!

Tonnerre! s'écria le capitaine-instructeur.

Et, ayant examiné ce petit morceau de fer:

— Tomerre! répliqua-t-il avec l'accent du triomphe; une pointe de molette d'éperon! c'est bien un cavalier qui a fait le coup!

Une pointe de molette!

(La suite prochainement.)

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

Le secret du blessé

RÉCIT MILITAIRE

par PIERRE SALES

Oh! il chercha... même pendant la manœuvre ce qui lui procura des distractions, des oublis, et la menace de voir ses huit jours transformés en quinze; et lorsqu'il revint encore s'asseoir sur son lit, de plus en plus lourd, il n'avait toujours pas trouvé. Et alors, il se mit à nettoyer son fourniment; c'était leur grande ressource, à Firmin et à lui, quand ils ne savaient à quoi employer leur après-midi.

Il se mit donc à faire son nettoyage et avec tant d'acharnement qu'un moment on le vit tout blême, tremblant, le front couvert de grosses gouttes de sueur; mais on pensa que cela était causé aussi par l'inquiétude que lui causait la blessure de son ami.

C'était vraiment une très grave blessure que celle de Firmin et qui intriguait aussi vivement le Dr Derbois, médecin en chef de l'hôpital du Gros-Caillon, que le capitaine Chenu.

De taille moyenne, carré, solide, le visage

les premiers fruits de ce poirier ont été offerts à la Société d'Horticulture de Londres par M. Richard Williams de Turnham-Grein près Londres. Le pied-mère avait poussé dans le jardin de M. Wheeler, instituteur à Aldermaston.

La Williams demande à mûrir au fruitier; il faut la cueillir quand elle est encore verte.

Bonne Louise d'Avranches



C'est la meilleure poire que je connaisse.

On dit que la « Doyenné du Comice » lui est supérieure, mais je n'ai pu encore l'apprécier.

D'une bonne grosseur; ovoïde, allongée, verte-jaunâtre et colorée de rouge vif du côté du soleil, sa chair est blanche, fine, sucrée, parfumée d'une façon exquise. Elle mûrit fin septembre.

L'arbre est vigoureux et très fertile.

Le pied-type qui donna naissance à cette délicieuse poire fut obtenu de Semis, vers 1780, par un gentilhomme normand nommé Longueval, qui habitait la ville d'Avranches (Manche).

Non loin de là demeurait l'abbé Le Berryais, regardé comme le promologue le plus savant du XVIII^e siècle.

La passion de ces deux hommes pour l'horticulture les rapprocha; à ce point que, d'un jour chez son ami, l'abbé se vit, au dessert, chargé par lui de déguster les produits de son remarquable poirier. Or, il les trouva doués d'un tel mérite, qu'en courtois convive il dit à Madame Louise de Longueval, dont on appréciait infiniment la bienfaisance et les vertus :

« Cette nouvelle poire est si parfaite, que je vous demanderai la permission de lui appliquer le surnom qu'ici chacun vous donne, et de la nommer *Bonne Louise*. »

C'est donc à tort que l'on a dit « que M. de Longueval avait dédié ce fruit à sa bonne Louise ».

(A suivre).

HORTICULUS.

Les aidjolots de 1878¹

(Traduction française libre.)

1.

Allons, voyons, réveillez-vous; (bis)
Venez vite tous avec nous; (bis)
Quand il s'agit de nous défendre,
Nous avons du courage à vendre.

Refr. Disons tous : « à bas les Petignats
Vivent les Ai, s' Ai, s' Ai,
Vivent les Aidjolots.

2.

Jamais nos pères n'ont rampé (bis)
Devant aucune autorité. (bis)
Nos droits, si l'on veut nous les prendre,
Nos bras sont là pour les défendre.

3.

A Bern' nous allons en vagon (bis)
Faire l'écol' de bataillon. (bis)
Des ours, nous regardons la troupe,
Pour leur jeter chacun not' croûte.

¹ Quelques personnes ont de la peine de prononcer le patois des Aidjolots convenablement; elles aimeront mieux chanter notre air patriotique avec la traduction française; on nous l'envoie et nous la donnons telle qu'elle.

4.

De l'ordre, nous savons qu'il en faut, (bis)
Obéissant de bas en haut; (bis)
Mais si l'on nous traite en esclaves,
Nous saurons briser nos entraves.

5.

Si pour défendre le pays (bis)
Il fallait prend' nos vetterlis! (bis)
Avant d'avoir nos feuil' de route
Nous mettrions l'ennemi en déroute.

G.

MENUS PROPOS

Ce que peut faire une domestique. — A Paris, l'Académie des sciences morales et politiques vient de décerner aux Petites Sœurs des Pauvres le prix de quinze mille francs fondé par M^{me} Audiffret et destiné à récompenser les grands dévouements, de quelque genre qu'ils soient.

Ce ne sont pas les Francs-maçons, avec toutes leurs parades humanitaires, qui en obtiendront jamais autant!

M. Desjardins a rappelé, à ce propos, dans son rapport à l'Académie, que la congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres est née à Saint-Servan, sur la côte bretonne, en 1841. Une ancienne domestique, Jeanne Jugan, s'avisait de recueillir dans sa mansarde une pauvre vieille qui mourait de faim, puis une autre qui, après avoir servi sans gages ses maîtres ruinés, était devenue trop infirme pour aller quêter son pain. Les trois lits se trouvaient dans la chambrette. Jeanne, très pauvre elle-même, mais confiante en Celui qui peut tout, osa louer une bicoque, et le 1^{er} novembre 1841, au bout d'un mois, y avait installé vingt vieilles femmes en guenilles. Ne pouvant les faire vivre et ne se résignant pas à les congédier, elle s'en alla par les rues, vêtue de bure noire, la cornette plissée au front, et mendia. De braves gens s'émurent à ce spectacle et donnèrent une maison plus spacieuse; on y compta bientôt: en novembre 1843, cinquante; en décembre 1844, soixante-cinq pensionnaires... En moins de six ans, l'institution était assez forte pour établir une colonie de charité: Virginie Trédaniel, une des ouvrières de la première heure, se transportait dans la capitale de la Bretagne, y louait une sorte de hangar dans un faubourg mal famé, appelait quatre Sœurs de Saint-Servan et fondait l'asile de Rennes qui compte aujourd'hui plus de 300 vieillards.

Dès lors la semence germa, la moisson sortit du sol français. D'autres maisons s'élevèrent successivement. La congrégation compte actuellement dans le monde entier 273 asiles, dont 107 en France (Alsace comprise). Le nombre des vieillards recueillis dans ces diverses maisons est à peu près de trente-neuf mille, celui des Sœurs de 4.470. Quelle merveille de dévouement et de courage! Comment a-t-on pu subvenir à tant de dépenses et surmonter tant d'obstacles?

Car notez que les Petites Sœurs des Pauvres ne peuvent avoir ni rentes à titre perpétuel ni fondations de lits, ni revenus fixes. Et elles logent et entretiennent une armée de 39,000 hommes!

Ah! elles ont bien mérité la récompense insigne de l'Académie! Et tout cela fondé par une vieille servante! Quelle leçon donnée par une humble chrétienne aux grands apôtres de la charité laïque et de la libre-pensée!

Maison fin de siècle. — En attendant que l'électricité vienne remplacer notre gaz pâle et si peu lumineux, voulez-vous voir la maison fin de siècle par excellence, où la fée du jour, l'électricité, préside à tous les services! Rendez-

vous chez le célèbre électricien Siemens, à Berlin, qui vient de se faire construire un hôtel électrique — si on peut parler ainsi. Toutes les pièces en sont éclairées par des lampes à incandescence; elles sont également chauffées par des radiateurs électriques d'un modèle tout nouveau. La cuisine, la lessive, le repassage du linge se font à l'électricité. Un petit chemin de fer électrique relie la cave, la cuisine, la salle à manger et sert à transporter les plats et les bouteilles. Inutile d'ajouter que le télégraphe et le téléphone y remplissent un rôle fort actif.

A quoi servent les millions! — On a parlé ces temps-ci des gisements aurifères dans la presqu'île d'Alaska où se jettent les chercheurs d'aventures et de trésors! Pas besoin d'aller si loin et d'aborder l'Océan Pacifique pour se remplir le gousset. Il y a des gens qui sans quitter la terre ferme et nos prosaïques cités, trouvent des gisements d'or merveilleux. C'est le cas de ce Dr Evans qui soigna l'impériale mâchoire de Napoléon III et vient de mourir, laissant une fortune de vingt-cinq millions. Si le brave homme a aurifié bien des dents, les parcelles d'or ne sont pas toutes sorties de ses mains: il lui en est resté pas mal en poche.

La Ville de Paris comptait un peu sur son héritage. Elle en a été pour son espoir. Les héritiers directs y comptaient aussi. Rien pour les héritiers directs, ou du moins pas grand'chose.

Le docteur Evans légua à la municipalité de Philadelphie, sa ville natale, une somme d'environ 20 millions, à charge pour elle de faire construire un musée qui s'appellera « Musée Evans » où seront soigneusement étiquetés et catalogués les médailles, décorations, insignes divers, habits et papiers du défunt. Elle devra, en outre, ériger, sur l'une de ses places publiques, une statue du docteur Evans dont le prix ne devra pas être moins d'un million ni dépasser deux millions. Si la ville de Philadelphie refusait le legs, celui-ci ferait retour à cinq exécuteurs testamentaires désignés par le défunt.

Le journal *American Register*, qui appartenait au docteur Evans, écrivait, par une cause spéciale, la propriété au rédacteur en chef, M. Crane, à charge par celui-ci d'y publier les notes, souvenirs, documents que le défunt avait recueillis et qui constituaient les éléments des « Mémoires » auxquels il travaillait quand la mort est venue le surprendre.

Voilà qui rendra M. Evans bien heureux dans l'autre monde!..

Abeilles-médecins. — Bien des rhumatisants par ces temps froids et humides! Savez-vous une sorte de demoiselles, qui, sans aucune analogie avec la trop célèbre D^{ne} Chauvin, mériteraient leur diplôme de docteur? Nous soumettons ce fait à l'appréciation de l'excellent apiculteur, M. le curé Buchwalder, qui ne connaît peut-être pas encore une nouvelle ou plutôt une ancienne qualité de ses chères abeilles.

Un journal médical allemand signale un ancien traitement des rhumatismes dû à M. le Dr Tec. Il consiste à saturer l'économie du malade de venin d'abeilles. Pour cela l'auteur de ce traitement dispose dans son établissement des ruches d'abeilles et les rhumatisants viennent se faire piquer par ces insectes. La piqûre d'une abeille laisse après elle une tuméfaction plus ou moins considérable, mais après un certain nombre de piqûres la tuméfaction ne se produit plus parce que l'organisme a atteint une certaine immunité. Chez les rhumatisants la tuméfaction ne survient que difficilement et après un certain nombre de piqûres; en continuant à se faire piquer le gonflement ne se produit plus du tout. A ce moment le malade est guéri de